

P O L A R

NAOMI  
HIRAHARA



# Le shamisen en peau de serpent

traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

 ***l'aube***  
NOIRE



LE SHAMISEN EN PEAU DE SERPENT

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *Snakeskin shamisen*

This translation is published by arrangement  
with Dell Books, an imprint of Random House,  
a division of Penguin Random House LLC.

© 2006 by Naomi Hirahara

© Éditions de l'Aube, 2017  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1410-9

Naomi Hirahara

## Le shamisen en peau de serpent

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benoîte Dauvergne

*éditions de l'aube*

DE LA MÊME AUTEURE

*Aux éditions de l'Aube*

LA MALÉDICTION D'UN JARDINIER KIBEI, 2015

GASA-GASA GIRL, 2016

*À Wes.*

Si certaines des organisations et institutions mentionnées dans ce livre existent réellement, les personnages et les situations décrites sont, eux, nés de l'imagination de l'auteur.



« Une fois que nous nous sommes rencontrés,  
nous devenons frères et sœurs. »  
Proverbe okinawaïen

« Le clou qui dépasse appelle le marteau. »  
Proverbe japonais



## Chapitre 1

**M**as Arai ne raffolait pas des machines à sous, et encore moins de celle qui était surmontée d'une fausse boîte de Spam<sup>1</sup>. Le vieux jardinier ne jouait qu'au poker et au blackjack, et c'était le cas depuis pas loin de soixante-dix ans. Les machines à sous, c'était pour les pigeons. Pour les grosses femmes *hakujin*<sup>2</sup> aux boucles d'oreille idiotes vêtues d'immenses T-shirts. En ce qui le concernait, le Spam était uniquement un truc qui se mangeait – sous forme de tranche grasse et luisante posée sur un rectangle de riz gluant, maintenue en place par une lanière de *nori*, de l'algue séchée. C'était comme ça que la plupart des Japonais qu'il connaissait à L.A. consommaient le jambon en boîte.

Sa défunte femme, Chizuko, n'en était pas friande. C'est qu'elle avait été élevée au Japon. Mas, lui, avait fait pas mal d'allers-retours entre les cultures en rang de sa Californie natale et les rizières de Hiroshima. Voyant le Spam d'un mauvais œil, Chizuko avait souvent essayé d'inciter leurs voisins sans méfiance à manger du *natto* – un aliment à base de graines de soja fermentées, poisseux comme de la colle

1. Marque de jambon vendu dans une boîte de conserve rectangulaire.
2. Blanches.

fondue, dégageant une odeur aussi rance que le derrière d'un bébé. Seule Mme Jones, une grosse femme noire dont la taille était aussi large que les pneus de la camionnette Ford de Mas, avait un jour accepté son offre. Lorsqu'elle avait ouvert une large bouche, déposé le *natto* plein de fils sur sa langue puis avalé les haricots collants à l'odeur nauséabonde, Mas s'était presque attendu à ce qu'elle se lève de la table de la cuisine et se dirige vers la salle de bains. Au lieu de ça, elle avait souri gentiment, comme si elle détenait un secret. « Ça me rappelle les gombos, avait-elle dit. C'est juste un peu plus difficile à mâcher. »

Mas, lui, préférait le Spam, mais avec quelques limites, bien sûr. À ses yeux, le jambon en boîte était parfaitement acceptable aux repas partagés des Japonais américanisés, en particulier ceux de la deuxième génération, les Nisei, et leurs enfants, les Sansei. À la rigueur, Mas n'était pas non plus contre l'idée qu'on serve du Spam au café du California Club, l'un des casinos préférés des familles nisei, des joueurs natifs d'Hawaï et des jardiniers comme lui. Bon sang, il était même le premier à faire la queue pour commander du Spam, des œufs et du riz pour le petit déjeuner ou quelques sushis au Spam, appelés *Spam musubi*, comme en-cas nocturne. Mais une fois qu'il quittait le café, il n'avait plus qu'une envie : poser les yeux sur la surface propre d'une table couverte de feutre vert.

Cependant, pour se rendre à ces parties de blackjack et de poker, Mas devait toujours se faufiler entre des rangées entières de machines à sous. Ces dernières années, elles n'avaient fait que se multiplier. À la place des machines standards, avec des cerises et des 7, on installait de nouveaux appareils appartenant à l'ère des jeux vidéo qui tiraient leurs thèmes d'anciens jeux et émissions de télé. D'autres ressemblaient carrément à des

jouets pour enfants avec leurs grenouilles bondissantes, leurs boîtes cartonnées de plats chinois et leurs sons idiots de dessins animés. Trop de bruit. Mas se contentait de serrer ses fausses dents et secouait la tête en passant.

Mais la première fois qu'il posa les yeux sur la machine à sous Spam, il se dit que l'industrie du jeu était allée trop loin. D'abord, il y avait cette ridicule boîte de jambon géante éclairée, posée au sommet de la machine comme une couronne de travers. Ensuite, il était impossible d'ignorer toutes ces images vidéo de personnes mangeant et servant du Spam, et puis il y avait le Spam lui-même. Qu'est-ce que tout ça avait à voir avec les jeux d'argent ?

Ces pensées lui revinrent à l'esprit alors qu'assis dans son fauteuil en simili cuir dans son salon, il digérait son poulet rôti, acheté au magasin-entrepôt du coin. Mas lisait le quotidien japonais de L.A., le *Rafu Shimpo*, comme tous les soirs, lorsqu'il la vit : la photo de la machine à sous Spam s'étalait sur un quart de page, en page 3. Mais il y avait pire encore : deux hommes sansei étreignaient la machine comme si c'était une danseuse de Las Vegas. Ils portaient des colliers de fleurs hawaïens autour du cou et avaient le regard vitreux. *Ronds comme des queues de pelle*, pensa Mas. Il ajusta ses lunettes de lecture sur son nez. Sur la photo, l'un des hommes, un type aux longs cheveux grisonnants attachés en queue-de-cheval, lui rappelait quelqu'un. Non, pas possible. Mas alluma la lampe à côté de son fauteuil et une couche de poussière tomba de l'abat-jour. Ça ne faisait plus aucun doute ; c'était bien son meilleur ami avocat – enfin, son seul ami avocat –, G.I. Hasuike. Un homme sansei au large torse vêtu d'un T-shirt moulant se tenait à côté de lui. Il arborait une moustache et des favoris. Il ressemblait à n'importe quel Nippo-Américain de sa génération. Du genre à traîner dans

des salles de bowling et de billard enfumées. Dans la main gauche de l'homme se trouvait un rectangle en carton, un chèque géant du casino. Mas compta soigneusement les zéros. Il y en avait cinq, tous alignés derrière le chiffre 5.

« L'enfoiré », marmonna-t-il. Un demi-million de dollars. Il lut la légende sous la photo. RANDY YAMASHIRO (À GAUCHE), VAINQUEUR DE LA CAGNOTTE DE CINQ CENT MILLE DOLLARS À LA MACHINE À SOUS SPAM DU CASINO DU CALIFORNIA CLUB À LAS VEGAS, ACCOMPAGNÉ DE SON AMI, GEORGE HASUIKE.

Mas grogna. Maintenant, n'importe quel idiot de Japonais, le moindre *abo*<sup>1</sup>, allait sûrement filer au California Club pour tenter sa chance sur la machine à sous Spam. Pas besoin d'être plus malin qu'un enfant, ou même qu'un singe, pour glisser des pièces dans une fente. Ça n'exigeait pas les tripes et l'intelligence nécessaires aux jeux de cartes. Une telle victoire n'était ni juste ni respectable. Cela dit, cinq cent mille dollars, ça avait de quoi imposer un certain respect.

Il y avait un bref article sous la photo et la légende :

RANDY YAMASHIRO, HABITANT D'HAWAÏ, APPELLE DÉSORMAIS GEORGE HASUIKE SON « PORTE-BONHEUR ». YAMASHIRO, VENU D'OAHU AFIN DE VISITER LE CONTINENT, A ANNONCÉ QU'IL DONNERAIT UN REPAS PLUS TARD DANS LA SEMAINE À TORRANCE, EN CALIFORNIE, EN L'HONNEUR DE HASUIKE. LES DEUX HOMMES ÉTAIENT À LAS VEGAS POUR UN RASSEMBLEMENT DE VÉTÉRANS AMÉRICAINS D'ORIGINE ASIATIQUE AYANT COMBATTU AU VIÊT-NAM.

Mas aurait dû être impressionné par la générosité de Yamashiro, mais au contraire, elle le rendait malade. *Ça nous*

---

1. Abruti.

*regarde pas, ces histoires*, songea-t-il. Hors de question d'aller à un repas offert par le gagnant d'un jeu sponsorisé par un produit alimentaire.

Le meilleur ami de Mas, Haruo Mukai, était évidemment d'un autre avis. Haruo, comme lui, avait fui les ravages de la bombe en 1945. Mas était retourné en Amérique, son pays natal, physiquement indemne, mais son ami avait laissé un œil à Hiroshima. L'œil intact de Haruo était aussi bon, sinon meilleur, que les deux yeux de Mas ; il voyait des choses que le vieux jardinier avait du mal à distinguer. Comme l'obligation de se rendre à ce buffet. Haruo avait reçu une invitation personnelle – Mas en aurait reçu une aussi s'il avait pris la peine de se procurer un répondeur.

« Y faut qu'on y aille, Mas », insista son ami au téléphone.

Il était près de vingt heures, heure à laquelle Haruo allait habituellement se coucher, avant de rejoindre l'équipe de nuit au marché aux fleurs dans le centre de Los Angeles.

« Y faut rien du tout », répondit Mas.

Il était bien plus séduit par l'idée de rester assis chez lui dans son fauteuil.

« *Osewaninata*. G.I., y t'a aidé à régler une tonne de problèmes juridiques, tu te rappelles ? »

Comme tout bon Japonais, Haruo se devait de jouer cette carte. *Osewaninata*, disaient sans arrêt leurs compatriotes. J'ai une dette envers toi. Comme tu m'as aidé, il faut que je te rende la pareille.

« Y vous a sortis, Mari et toi, de plus de pétrins que tu peux en compter », continua Haruo.

Mari était la fille de Mas : elle vivait à New York. Le vieil homme en voulut à Haruo de se servir d'elle pour le convaincre.

« Ouais, ouais, dit-il rapidement, n'ayant aucune envie qu'on lui rappelle ses problèmes passés. Daco, daco. »

Mas mit fin à l'appel peu après. Il regretta immédiatement d'avoir accepté de se rendre à la fête. C'était l'automne, la bonne époque pour passer en revue et secourir les pelouses grillées et plantes desséchées de ses clients. La saison idéale pour élaborer de nouvelles stratégies, pas pour errer à trente kilomètres au sud, vers la banlieue côtière de Torrance.

Haruo avait invité Mas à les accompagner, lui et la femme qu'il fréquentait depuis deux ans, Spoon<sup>1</sup> Hayakawa. Son vrai prénom étaitutama. Mas se disait que ça aurait pu être pire – elle aurait pu se faire appeler Fourchette, Couteau ou Baguette, par exemple. Spoon avait un corps en forme de courge et de longs cheveux frisés poivre et sel, qu'elle retenait à l'aide d'un bandeau élastique. Comme c'était une Nisei, elle se sentait cent pour cent américaine, ce qui lui donnait un sens de l'humour décontracté. Mas et Haruo, de leur côté, étaient des Nisei Kibei : ils étaient nés aux États-Unis mais avaient grandi au Japon. Cette dualité se manifestait chez cette catégorie de Japonais par un tempérament soit doux, soit aigre. Haruo était doux jusqu'à l'écoeurement, du genre à tenir sa petite amie par la main alors qu'il approchait des soixante-douze ans. C'était difficile à supporter pour Mas, l'aigri classique : aussi déclina-t-il son offre. Il reçut alors l'invitation d'autres amis de sa famille, Tug et Lil Yamada. De nouveau, Mas s'excusa en prétendant qu'il devait livrer des plantes à un client habitant sur la route du restaurant.

\*

*Bien souvent, songea le vieil homme, quand on a hâte que quelque chose arrive – le début de la saison des courses de chevaux à l'hippodrome de Santa Anita, le lendemain de Noël,*

---

1. « Spoon » signifie « cuillère » en anglais.



*par exemple –, le temps s'écoule au ralenti.* Tous les travaux de jardinage qu'il effectuait avant le 26 décembre lui semblaient pénibles parce que c'était le seul obstacle qui se dressait entre son activité préférée des jours fériés et lui. En revanche, quand on n'était pas tellement pressé qu'une date arrive, c'était tout le contraire. Élaguer des arbres, couper des haies, tailler des rosiers, les activités semblèrent s'enchaîner jusqu'à ce que, soudain, samedi arrive et que Mas se retrouve sur un parking de gravier à Torrance, en train de garer sa camionnette.

Dans cette ville régnait l'ambiance typique du comté d'Orange – terrains neufs, grands boulevards immaculés et rares bosquets d'arbres dans les zones d'activité. À part le bâtiment de son principal lycée et l'ancienne section de distribution près de la gare ferroviaire vétuste, rien ne semblait dater d'avant 1950. Sur ces terres, il y avait eu un jour des champs de fraisiers et des exploitations floricoles, mais ensuite, le progrès était arrivé ; il avait rayé les fermes de la carte et fait pousser à leur place des pavillons, des centres commerciaux gigantesques et des bâtiments d'entreprises, tout brillants et réfléchissants, comme des engins prêts à être lancés dans l'espace.

Depuis les années 1990, Torrance était la ville préférée de la communauté nippo-américaine, battant sa voisine du Nord, Gardena, qui avait longtemps détenu ce titre après la Seconde Guerre mondiale. Les Sansei avaient peu à peu délaissé les professions de leurs pères jardiniers et marchands de fruits et légumes pour devenir dentistes, avocats ou médecins. Gagnant plus d'argent qu'eux, ils avaient pris la direction du sud pour s'installer à Torrance. Il s'était alors produit comme un trou dans un barrage ; rapidement, les familles et entreprises nippo-américaines avaient envahi les plaines puis grimpé les montagnes de Santa Monica pour pénétrer dans la péninsule de Palos Verdes.

La fête de G.I. avait lieu dans un restaurant hawaïen appelé Mahalo. L'établissement avait dû s'appeler International House of Pancakes dans une vie antérieure car il avait le long toit en pente et les piliers en parpaings caractéristiques de cette chaîne de restaurant. Mais au lieu d'être peint en bleu ciel, le bâtiment avait un ton brun clair, peut-être pour rappeler la couleur du sable hawaïen, bien que Mahalo soit installé le long d'un énorme boulevard à six voies couvert de voitures filant à toute vitesse.

Mas était en retard parce que sa camionnette Ford 1956 bleu-vert lui donnait du fil à retordre. On la lui avait volée quelques années plus tôt, avant de la vider de ses tripes comme une truite. Mais les voleurs n'avaient pas réussi à ouvrir la gueule de l'engin, son capot cabossé et balaféré depuis que la fille de Mas, à six ans, et ses copines, avaient sauté dessus comme sur un trampoline. L'ironie voulait que ce passage à tabac ait finalement sauvé le moteur, puisque personne à part lui ne savait comment ouvrir le capot endommagé.

Comme le moteur était toujours opérationnel, le vieux jardinier s'était contenté d'improviser pour rééquiper l'intérieur éviscéré de la camionnette. Il avait trouvé le vieux siège jaune fluo d'une Chevrolet à la décharge et avait réussi à le caser à la place de l'ancien. Comme il était un peu trop large, Mas avait dû scier une partie du coussin du siège du passager et refermer la plaie avec du chatterton. De son côté, Haruo avait récupéré le vieux tableau de bord d'un pick-up Ford 1970. Ces éléments issus de deux décennies différentes donnaient à la camionnette un look détonnant. Une vieille tasse collée à la portière côté conducteur avec du mastic caoutchouc faisait office de cendrier à l'époque où Mas fumait. Comme il avait laissé tomber cette habitude quelques années plus tôt, la tasse était maintenant remplie de vieux stylos Bic et d'une lampe torche promotionnelle gratuite

rapportée d'un match de basket des Clippers. Mas verrouilla sa portière à l'aide d'un tournevis (enfin, qui pourrait bien vouloir lui voler son pick-up, avec toutes ces Toyota Camry, Infiniti et camionnettes Honda neuves garées autour, en belles rangées bien droites ?). Récemment, son moteur si fiable avait commencé à toussoter, telle une flamme s'éteignant avec le temps. Mas savait qu'il devrait bientôt mettre son pick-up Ford à la retraite, mais ce jour n'était pas encore venu.

Il marcha jusqu'au restaurant et ouvrit la lourde porte en bois. Il faisait frais et sombre à l'intérieur ; Mas cligna plusieurs fois des yeux pour parvenir à se repérer. Il distingua la vitrine d'un comptoir remplie de cookies aux noix de macadamia, de gâteaux au soja et autres pâtisseries. Au-dessus pendaient de fausses feuilles de palmier et des guirlandes faites de minuscules conques.

« *Aloha* », dit une femme asiatique d'une vingtaine d'années, dont les joues étaient aussi lisses et brunes que le pain de mie hawaïen exposé dans la vitrine. Ses cheveux étaient longs et raides, et elle portait une chemise hawaïenne jaune décorée de fleurs d'hibiscus blanches.

« Ouais. Je cherche G.I., dit Mas.

— Hein ?

— La fête au fond, Tiffany. »

Un autre serveur, aux cheveux dressés sur la tête comme les dents d'un peigne, donna un coup de coude dans le flanc de sa collègue.

« Oh, veuillez me suivre s'il vous plaît. »

Tiffany conduisit Mas en bas de l'escalier où se trouvait une vaste salle aux poutres en bois apparentes, recouvertes, elles aussi, de fausses feuilles de palmier. La jeune femme rejoignit ensuite son poste au pupitre des hôtes, tandis que Mas restait au pied de l'escalier et examinait la foule. Une file

de gens agglutinés devant le buffet déposaient des portions de nouilles et de viande fumantes présentées dans des plateaux métalliques sur leurs assiettes blanches. Quelques familles, comprenant des mères *sansei* stressées et des vieilles dames avec leurs petits-enfants, étaient assises autour de tables rondes. Sur le côté, un bar surmonté d'une télévision qui diffusait un match de football universitaire avait attiré les habitués sociaux. Sur une scène à l'avant étaient posés des micros sur pied. Et au fond se trouvait un groupe d'hommes *sansei* en polo et chemise à manches longues. Deux d'entre eux portaient des colliers d'œilletons blancs : G.I., le héros de la soirée, et son ami Randy, le gagnant du jackpot. Mas était seulement venu dans l'intention de leur dire bonjour et au revoir, mais l'odeur de la sauce soja, du gingembre et du bacon l'obligea à reconsidérer sa décision. Maintenant qu'il était là, pourquoi ne pas dîner de bonne heure ?

Un homme *sansei* en coupe-vent observait apparemment son revirement.

« Vous êtes un ami de G.I. ? » demanda-t-il d'une voix éraillée, qui rappelait le bruit d'une bobine de fil de fer qu'on déroule.

Mas hocha la tête.

« Eh bien, entrez, entrez. Servez-vous donc à manger et à boire. » L'homme tendit sa main droite qui tenait une bière Sapporo vers la queue du buffet. « Je m'appelle Jiro. Je fais partie de la bande du Viêt-nam. »

Mas se présenta et descendit de sa marche pour se retrouver au même niveau que Jiro. L'homme faisait à peu près sa taille, un peu plus d'un mètre cinquante, et son visage était parsemé de taches de rousseur – des éclaboussures de dimensions et de formes différentes. Lorsqu'il fermait la bouche, ses lèvres esquissaient une moue comme si elles attendaient un baiser qui ne viendrait jamais.

Mas se tourna vers G.I. et sa cour. Jiro suivit son regard.

« Ah, la bande des avocats, dit-il en pressant le goulot de sa bouteille de bière sur ses lèvres. “Et elles sont où, toutes les jolies célibataires ?” que je lui ai demandé. D’après lui, elles sont déjà mariées. Vous trouvez pas ça dingue, Mas ? »

Le vieux jardinier ne savait pas si toutes les jolies femmes étaient déjà mariées, mais il était sûr d’une chose : aucune ne serait jamais attirée par cet homme.

« Maintenant que G.I. s’est remis avec Juanita, il a plus besoin de chercher. »

Juanita ? C’était la première fois que Mas entendait ce nom. Elle devait venir du Mexique ou d’Amérique du Sud. Le vieil homme était intrigué. Il n’avait jamais rencontré une seule des compagnes de G.I.

« Toutes celles de notre âge, elles ont des *daikon ashi* – vous savez, ces jambes en forme de radis blancs. Moi, je les aime sexy, avec des jambes interminables. Tenez, comme celles de ces petites Asiatiques. » Jiro fit un geste vers Tiffany et le reste des serveuses en chemise à hibiscus. « Trop jeunes pour moi. Je suis pas né à la bonne époque. » Jiro fit de nouveau la moue.

*Ça sert à rien d’avoir des regrets*, se dit Mas. Personne ne pouvait maîtriser ces choses-là. Lui-même aurait pu dresser sa propre liste de « si ». *Si mes amis et moi n’avions pas été à Hiroshima en 1945, ils seraient encore vivants aujourd’hui. Si j’étais né à une autre époque avec une couleur de peau différente, j’aurais peut-être été dessinateur automobile, plutôt qu’un bon à rien de jardinier.* Mais ces « si » ne changeraient rien à son passé, son présent et son avenir. Mieux valait accepter son destin, le simple fait de son existence, qu’être un *nakibiso*, un pleurnicheur, miaulant constamment comme un chaton abandonné. Parce qu’inévitablement, les gens autour de vous

finissaient par se lasser du bruit et se mettaient à chercher le moyen de se débarrasser de vous plutôt que de vous aider.

Mas lui-même commençait à réfléchir au moyen de fuir cet homme pitoyable.

« Je vais manger », annonça-t-il, et Jiro ne protesta pas. Il sembla comprendre que la faim était un désir à satisfaire instantanément.

Mas prit une assiette en céramique blanche et une paire de baguettes en bois jetables. Il déchira l'étui en papier puis le fourra dans la poche de son jean. Il n'ignorait rien des *johin*, ces femmes élégantes qui pliaient cette bande de papier en forme de chrysanthème pour s'en servir de pose-baguettes. Mais ceci était un buffet fonctionnel où tout le monde se fichait de la présentation ou de l'apparence. Le seul but était de se nourrir et en grande quantité. Serrant son assiette contre sa poitrine, Mas détacha ses *hashi* et les frota l'une contre l'autre pour les débarrasser des éclats de bois. Le vieil homme se mordit les lèvres : il était prêt à passer aux choses sérieuses.

Le seul problème, c'était le vieux *Hakujin* devant lui. Planté devant la salade chinoise au poulet, il manipulait soigneusement les pinces de façon à éviter les bandes de wonton. *Bakamitai*, pensa Mas, quel idiot ! N'ayant pas de temps à perdre avec ces bêtises, il enfonça ses baguettes – il fut assez *johin* pour utiliser l'autre extrémité – dans un coin du plat, puis il déposa de la laitue, des quartiers de mandarine et, oui, un tas de lanières de wonton sur son assiette. Les feuilles de laitue luisaient de sauce à l'odeur de sucre et d'huile de sésame.

« Mas ? Mas Arai ? »

L'homme aux pinces avait temporairement interrompu sa tâche et le regardait. Mas faillit lâcher ses baguettes.

« M'sieur Parker. »

Dès qu'il eut prononcé ces mots, le vieux jardinier regretta de ne pas pouvoir les retirer. À l'époque où il avait connu Edwin Parker, celui-ci n'était qu'un monsieur, mais Mas avait lu que c'était un juge à présent. Et même depuis vingt ans.

« Content de vous voir, Mas. Ça fait vraiment longtemps. Vous n'avez pas changé. »

Parker, dans l'ensemble, n'avait pas changé non plus. Il avait encore une grande partie de son épaisse chevelure ; seulement, elle était maintenant d'un blanc jaunâtre plutôt que brun cuivré. Il se tenait droit et portait son polo bleu comme s'il était vêtu d'un costume cravate. Les Parker vivaient jadis à Pasadena dans une maison blanche de style plantation avec une grande véranda en bois bordée de gardénias infestés d'insectes.

« Vous habitez toujours au même endroit ?

— Oui », fit le juge Parker avec un hochement de tête.

Il y eut ensuite un silence gêné. Les Parker avaient cessé de faire appel aux services de Mas sous prétexte qu'il n'utilisait pas assez de couleurs dans ses aménagements paysagers. *Qu'est-ce qui cloche avec le vert ?* s'était-il alors demandé. Ces gens de la ville étaient-ils incapables de distinguer les nuances, du vert foncé lustré des feuilles de gardénia au vert vif des jeunes palmiers en passant par le bleu vert de certains pins ? Il y avait de la beauté dans toutes ces teintes différentes. Étaient-ils aveugles au point de ne vouloir que des rouges criards et des roses idiots ?

Mais Mas avait reçu son dernier chèque signé des Parker sans se plaindre. Les Parker avaient toujours fait partie de ses clients *urusai*<sup>1</sup>, du genre à l'appeler dès qu'un arroseur automatique se mettait à fuir ou qu'un ficus avait l'air mourant.

---

1. Casse-pieds.

Son entreprise prospérait encore à l'époque, alors il pouvait bien se passer de cet avocat à la noix et de sa femme.

« Qu'est-ce que vous... » commença Mas, mais il se tut brutalement. Il n'avait pas besoin de savoir pourquoi le juge Parker était là. *C'est pas mes oignons*, se dit-il.

Mais le juge lut dans ses pensées.

« Je fais partie du conseil de l'Association du barreau nippo-américain. G.I. en est le président, bien sûr. »

Ainsi le juge Parker fréquentait les mêmes cercles que G.I. ! Quel monde étrange. Mas ne voyait pas ce qu'un juge *bakujin* pouvait faire avec un groupe d'avocats japonais. Mais bon, il devait y avoir des avantages à côtoyer les nombreux juges japonais très médiatisés de nos jours. G.I. avait raconté à Mas que beaucoup d'entre eux avaient fait leur droit à cause des camps – les camps de détention américains de la Seconde Guerre mondiale dans lesquels on avait enfermé leurs parents, tantes et oncles, au milieu de terres arides et de marais, sous prétexte qu'ils avaient des noms japonais. Aujourd'hui, ces juges rendaient la justice, mais plutôt que la préservation des droits civiques, leurs décisions concernaient surtout les vedettes du sport et les designers automobiles.

« Et vous connaissez G.I. ? » demanda le juge Parker.

Mas hésita. Que pouvait-il répondre ? Que G.I. avait un jour tiré un de ses amis d'affaire et trouvé une avocate de droit pénal pour défendre sa fille ? Ça ne lui ferait pas une impression terrible. Aussi répondit-il plutôt : « C'est l'ami d'un ami. » Ce qui était vrai. Le vieux jardinier n'avait aucune envie de continuer à bavarder : qu'est-ce que ça pourrait bien leur apporter ? Le juge Parker dut avoir la même impression car il lança : « Eh bien, ça m'a fait plaisir de vous revoir, Mas. Passez une bonne soirée. » Puis il s'enfonça dans la foule avec sa salade sans wonton.



Enfin seul, le vieux jardinier avança dans la file du buffet. Il ne lui fallait pas davantage de salade car la laitue prenait trop de place sur l'assiette. Une généreuse cuillerée de poulet au sésame, des boules de pâte frite croustillantes trempées dans un sirop doux et parsemées de graines de sésame grillées. Ensuite, des *chashu*, des tranches de porc rôti, dont le cœur tendre avait la couleur du cuir de chaussure usé, mais dont l'extérieur était d'un rose tirant sur le rouge, aussi vif que le rouge à lèvres d'une fille de joie. Un tas de porc *kalua*, en lanières aussi fines que de l'herbe séchée. De la salade au tofu – cubes de tofu et de tomates, oignons verts et pousses de soja trempant dans une sauce au *shoyu* (ou sauce soja, comme aiment l'appeler les *Hakujin*), au gingembre et au vinaigre de riz. Les indispensables riz sauté au bacon et *chow mein*, un enchevêtrement de nouilles molles, de haricots mangetout, de carottes et de poulet. Et pour finir, quelques *musubi* au jambon Spam rangés en file indienne, comme des soldats en route pour la guerre.

L'assiette de Mas était si pleine que ses *musubi* reposaient sur une montagne de *chow mein*. Il se dirigea d'abord vers le bar, mais les avocats occupaient tous les sièges. Il ne voulait pas s'asseoir à l'une des tables rondes parce qu'il n'avait aucune envie d'échanger des banalités avec les vieilles dames ni d'entendre les jérémiades des petits-enfants. Mas opta finalement pour le coin de la scène. Celle-ci était déserte ; apparemment, le spectacle était terminé ou n'était pas près de commencer. Posé sur un support à côté des micros, se trouvait un instrument japonais en forme de banjo, semblable à celui dont les geishas et les hommes d'un certain âge pincent les cordes, agenouillés sur le sol et vêtus d'un kimono. Un *shamisen*. D'habitude, la caisse de résonance de l'instrument était couverte d'une peau d'animal blanche, mais celle-ci était faite d'une peau de serpent, brillante et tendue.

S'appuyant contre le bord de la scène, Mas posa sa copieuse assiette à proximité du *shamisen*. Il décida d'attaquer la nourriture par couche et s'empara d'abord d'un *musubi* au Spam. Le goût et la texture du jambon trempé dans la sauce soja, salé, épais et juteux, se mariaient parfaitement à la douceur fade du riz gluant.

« Ça vient d'Okinawa », dit une femme sansei qui venait d'apparaître à côté de lui. Quelques bracelets en tissu coloré entouraient ses poignets bronzés.

Le vieil homme leva le *musubi* à moitié mangé.

Elle secoua la tête et désigna l'instrument de musique.

« Je voulais parler du *shamisen*. Je crois qu'on le nomme *sanshin* à Okinawa. Mon grand-père en jouait autrefois. »

*Je vois pas en quoi ça me concerne*, songea Mas.

« Juanita Gushiken. Je suis la petite amie de G.I. » Elle tendit la main.

Mas fourra le *musubi* entier dans sa bouche et essuya ses doigts gras sur son jean. Cette fille ne voyait-elle donc pas qu'il était occupé à manger ? Il saisit rapidement sa main calleuse.

« Et vous êtes Mas Arai, le jardinier détective », poursuivit-elle.

Mas avala un morceau de son *musubi*. Détective ? Quel genre de rumeur répandait donc G.I. ? « Détective » avait une connotation négative dans son esprit. C'était bon pour les émissions de télévision, mais pas pour la vraie vie. Les détectives fourrent leur nez dans les affaires des autres, et pire que tout, ils leur demandent de l'argent après ça.

« C'est ainsi que vous appelle G.I., continua Juanita. Il dit que vous pourriez probablement me battre à plates coutures. Je suis moi-même détective privée. G.I. et moi nous sommes rencontrés lors d'une affaire concernant un accident de plain-pied. La compagnie d'assurances m'avait

engagée pour espionner son client. Bien entendu, c'est elle qui a gagné le procès. Le problème avec G.I., c'est qu'il est mauvais perdant. »

Mas avait du mal à cerner cette Juanita Gushiken. Il ne savait pas d'où elle venait, mais Gushiken était un nom sacrément original. Un nom d'Okinawa assorti au *shamisen* en peau de serpent. Mas ne savait pas grand-chose sur Okinawa, à part le fait que c'était un groupe d'îles situées juste en dessous de la tache méridionale du Japon. Les Okinawais étaient japonais de nationalité, mais ils avaient quelques signes distinctifs. On les disait velus et fortement charpentés. C'étaient des pacifistes, et pourtant ils avaient inventé le karaté. C'étaient des mangeurs de porc qui vivaient éternellement, ou du moins plus longtemps que n'importe quels autres humains. Mas connaissait un certain nombre de jardiniers okinawais, mais la plupart restaient entre eux. D'ailleurs, lui-même ne fréquentait que des gens de Hiroshima, comme Haruo.

Le vieil homme examina mieux Juanita. Bien qu'elle soit effectivement pourvue d'une tignasse noir de jais coupée au carré au niveau du menton, elle n'avait pas l'air particulièrement velue. Cela dit, ses sourcils étaient aussi touffus que des appâts pour la pêche en eau douce. *La preuve qu'elle a bien des racines okinawaises*, se dit-il. Son corps n'était pas trapu mais mince. Elle portait un haut sans manches qui mettait ses muscles en valeur. Cette femme avait au moins la quarantaine et pourtant, elle possédait un corps à faire baver d'envie la plupart des trentenaires. Le genre de corps après lequel courait Jiro dans son imagination limitée.

G.I. et sa cour avaient fait le tour de la pièce et étaient revenus devant la scène.

« Mas, dit l'avocat. Je vois que tu as fait la connaissance de Juanita. »

G.I. avait l'air heureux, plus heureux que le vieux jardinier ne l'avait jamais vu. Les cicatrices sur ses joues, restes d'acné juvénile, se remarquaient à peine dans la lumière tamisée. Comme il s'était fait couper les cheveux, la queue qu'il portait était maintenant plus courte que celle d'un cheval. Au lieu d'une montre, il avait les mêmes bracelets tissés que Juanita autour du poignet. En plus de son collier de fleurs blanches, il portait une chemise blanche ; en fait, son corps tout entier semblait illuminé, comme si c'était lui, et non son ami, qui venait de gagner un demi-million de dollars.

G.I. passa le bras autour de l'homme à côté de lui.

« Voici le gagnant du jackpot, mon vieux copain Randy Yamashiro. Randy, je te présente Mas, Mas Arai. Le jardinier dont je t'ai parlé.

— Salut. »

Au lieu de tendre la main, Randy se contenta d'adresser un signe de tête à Mas. Celui-ci cligna des yeux en guise de réponse. Le vieil homme n'aimait pas beaucoup serrer la main des autres et apparemment, ce Randy était comme lui. Cette répugnance lui venait de l'époque où Chizuko se préoccupait sans arrêt de la saleté sous ses ongles. S'il avait pris l'habitude de les cacher, ce n'était certainement pas pour les montrer tout à coup à un inconnu.

Randy avait le torse large, son tronc était aussi ramassé qu'un sac d'engrais. Il avait les yeux un peu bouffis, comme si quelqu'un lui avait donné des coups de poing dans les orbites : *signe d'une vie difficile et d'une grosse consommation de bière*, pensa Mas. Randy avait une cigarette éteinte entre les lèvres. Le vieux jardinier ne put s'empêcher de ressentir une pointe d'envie ; il n'aurait pas craché sur une petite Marlboro tout à coup. Randy sembla lire dans ses pensées d'ancien fumeur.

« À Vegas, j'ai pris l'habitude de fumer à l'intérieur, dit-il en retirant la cigarette de sa bouche.

— Mas a arrêté il y a quelques années, expliqua G.I. Il vaut mieux accroître sa longévité quand on est grand-père. »

Mas grogna et Randy lui répondit par un grognement à lui.

Le vieil homme sentait que ce Randy était un homme réservé, assez éloigné du type sur la photo du *Rafu Shimpo*. Mas avait tendance à penser que les Hawaïens étaient toujours souriants et prêts à rire. Mais il était évident que l'envie de rire avait quitté Randy Yamashiro depuis longtemps.

« J'ai vu votre photo dans le journal, dit-il.

— Ouais, répondit l'autre, l'air embarrassé. C'est la responsable des relations publiques du casino qui a écrit tout ce baratin et nous a fait photographier.

— Allez, dit G.I. Ne fais pas ton Japonais. Cinq cent mille dollars ! C'est pas rien. »

Randy remit sa cigarette dans sa bouche et haussa les épaules.

Mas ne savait pas quoi dire à ce gagnant maussade.

« T'as vu Haruo, ou bien Tug ? demanda-t-il plutôt à G.I.

— Ils sont déjà repartis. Ils ne voulaient pas rentrer trop tard, je suppose. »

En un sens, Mas était soulagé. Il ne supportait les gens qu'à petite dose, et aujourd'hui, il avait déjà rencontré suffisamment d'inconnus pour ne plus avoir envie d'en croiser jusqu'à la fin de l'année.

« Excusez-moi, messieurs », les interrompit un grand homme muni d'un appareil photo. Il portait une saharienne sans manches et des lunettes à monture rouge. « Puis-je vous demander de vous rassembler afin que je prenne une photo de groupe ? »

Mas plissa les yeux. Il n'avait pas l'air japonais, mais bon, personne n'avait dit que c'était obligatoire. Le vieil homme se rappela que le photographe du *Rafu Shimpo* portait un nom latino. On vivait au contact des Latinos partout en Californie et dans le reste du Sud-Ouest. Comme il avait travaillé dans les champs de laitues et de tomates à son retour aux États-Unis, Mas aurait dû être habitué à ce mélange de cultures, mais celui-ci semblait toujours le prendre au dépourvu.

« Bien sûr, bien sûr », répondit G.I. Toutefois, le reste du groupe ne se montra pas aussi enthousiaste.

« Et les musiciens au fond... » Le photographe s'adressait aux deux hommes qui avaient commencé à installer des partitions sur des pupitres. Ce devait être un tandem père-fils ; ils avaient le même long visage de chien battu, mais les cheveux du plus âgé étaient d'un gris argenté aussi brillant que la pleine lune. Tous deux portaient des kimonos noirs assortis et un *hakama*, long pantalon ample. Ils agitèrent les mains devant leurs visages, signe qu'ils préféraient s'abstenir de poser sur la photo.

Mas étant le plus petit de la bande, le groupe le poussa devant. Le vieux jardinier sentit une nouvelle personne à côté de lui. L'homme à taches de rousseur, Jiro. Du coin de l'œil, Mas vit Juanita lever les yeux au ciel. Elle n'éprouvait pas une grande affection pour le copain vétérinaire de G.I. et Randy, visiblement. G.I. lui chuchota quelque chose à l'oreille – peut-être lui demandait-il de bien se tenir ?

« Dites ouistiti ! » lança le photographe, et Mas articula « ouistiti » alors que le flash se déclenchait. Après coup, il se dit qu'il n'avait pas souri ; il se pouvait même qu'il ait serré les dents, à vrai dire.

Le tandem de musiciens, père et fils, attendit patiemment que le groupe se disperse pour commencer son spectacle.

Mas se dirigea vers le bar. Le match de football télévisé était terminé et tous les tabourets étaient à présent libres.

« Sapporo », dit-il au barman, et une bouteille de bière s'ouvrit aussitôt, laissant échapper une brume semblable à la fumée d'une cigarette. La bouteille était agréablement froide, et le vieux jardinier laissa avec plaisir l'amertume danser sur sa langue. Cette fête n'était pas si mal, après tout.

Un autre homme d'environ soixante-dix ans se percha sur un tabouret à côté de lui. Il se voûta comme s'il ne voulait pas qu'on voie son visage. Lui aussi avait d'énormes cernes sous les yeux – les gens ne dormaient-ils donc plus la nuit ? L'homme commanda un saké avec des glaçons et fit à peine attention à Mas, ce qui lui convint très bien.

Un maître de cérémonie fit une déclaration, puis la musique commença. Les deux hommes étaient assis sur des chaises, leurs *shamisen* sur les genoux, tandis qu'une femme japonaise et un homme vêtu d'une courte veste de kimono nommée *happi* se tenaient devant les micros. Mas ne connaissait pas grand-chose à la musique traditionnelle. Chizuko s'était un jour prise de passion pour l'étude du *shigin*, forme chantée de la poésie japonaise. On aurait pu croire que l'association de la poésie et de la musique procurait un effet relaxant, mais le *shigin* produisait tout le contraire. Lorsque Chizuko chantait, on aurait dit qu'elle était sur le point d'accoucher et que le bébé ne sortirait jamais. Ses cris perçants et ses gémissements retentirent pendant des mois, jusqu'à ce qu'elle se lasse finalement de ses cours et que, par chance, elle rejoigne un groupe de broderie.

La mélodie de ces *shamisen* était plus animée, presque joyeuse. Elle était même tout à fait chantante grâce aux allées et venues de l'instrument qui produisait régulièrement les mêmes notes. Mas regardait les deux musiciens guider

leurs larges plectres plats sur les cordes tout en chantant des histoires d'îles et de vieux royaumes. La femme et l'homme jappaient dans leurs micros par fortes phrases énergiques qui faisaient sursauter même les plus ivres et fatigués des invités.

Certaines personnes étaient debout et frappaient dans leurs mains, mais Mas devinait une grande tristesse dans cette chanson. L'homme à côté de lui avait déjà vidé deux autres verres de saké glacé ; Mas avala lui-même sa bière puis en demanda une autre. Au bout de la troisième, le spectacle n'était toujours pas terminé et il avait envie d'aller aux toilettes. Le barman lui indiqua le fond de la pièce, et le vieil homme glissa de son tabouret pour aller se soulager.

Alors qu'il longeait un couloir étroit, il entendit un hurlement, mais pas d'un genre musical. Celui-ci provenait des toilettes pour hommes, comme l'indiquait le mot *KANE* inscrit sur la porte. Un groupe de gens commençait à se former devant la porte ouverte et de nouveau, Mas se retrouva propulsé vers l'avant.

G.I. retenait Randy par le cou en l'étranglant avec son avant-bras et pressait le sommet de sa tête contre le séchoir à mains.

« Merde ! »

Randy se dégagea comme une grenouille se secouant après la pluie.

« Tu comprends rien, G.I. Comme d'habitude.

— Hé, c'est pas pour moi que tu donnes cette fête ? Tu viens de gagner un demi-million de dollars, mon pote. Tu pourrais être heureux pour une fois. »

Randy ricana et l'espace d'un instant, Mas crut qu'il allait avoir un geste violent, qu'il allait jeter la poubelle contre le miroir, par exemple. Mais au lieu de ça, il rentra la tête dans les épaules et traversa brutalement la foule. Un silence de mort régnait dans